

# Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL.

Rue de las Cámaras n. 34.

MONITEUR ET PATRIOTE

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 patacons par mois

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On s'inscrit au bureau du PATRIOTE où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

## AMLANACH FRANÇAIS.

Lundi 4.—Bataille de Civita-Castel (Italie) par le général Desaix (1793.)

Mardi 5.—Ent. à Madrid (Espagne) par Napoléon (1800)

## MONTEVIDEO.

decembre 4 1843.

Ce qui se passe de ce côté de l'Atlantique, et plus particulièrement sur les bords de la Plata, offre aux nations européennes un nouvel exemple de la marche providentielle du progrès qui de pacifique qu'il était, s'est fait violent et révolutionnaire. Jamais les efforts populaires pour affranchir les masses, de tous genres de servitude, ne se manifestèrent plus énergiquement.

Voyez ces peuples de race espagnole et portugaise, après avoir exercé d'abord, et subi ensuite, une longue tyrannie, faire le rude apprentissage de la liberté. Leurs agitations, leurs discordes violentes, les longs essais, et les changements qui les ont rendu si longtemps les jouets de l'instabilité, ne sont pas une épreuve aussi inutile qu'on pourrait le croire. Un tel exemple confirme une vérité déjà connue, c'est qu'on ne passe point sans transition, sans douleur, d'un régime d'oppression à un régime entièrement libre; et que les décrets ne suffisent pas pour que la liberté existe, il faut avant tout qu'elle soit comprise; il faut que le pays qui veut en jouir s'en rende digne, comme la République Orientale, en sacrifiant tous les vieux abus, à la jeune civilisation qui régit aujourd'hui les na-

tions émancipées ou prêtes à l'être, il faut, enfin, qu'un pays qui veut être libre, au lieu de maîtres brutaux et d'esclaves dégradés ne renferme plus que des citoyens.

Dans l'Amérique du nord, les États-Unis élevés au rang de nation en dépit de la race anglaise qui s'en était emparés; en moins d'un siècle a déjà imprimé sur la vaste étendue de la contrée qu'elle couvre, la trace de sa puissance, et de sa civilisation. Les États-Unis élevés au rang de nation par leur vertu et le secours de la France, semblent avoir grandi par le commerce et l'industrie qui ne fleurissent qu'à l'ombre de la paix, comme par enchantement, après une longue et terrible lutte contre le despotisme et la servitude.

Mais ce grand peuple est menacé dans son avenir par un fléau qu'il porte dans son sein et qu'il lui sera bien difficile d'extirper s'il attend encore. Ce fléau c'est l'esclavage des noirs, c'est ainsi que la puissance et l'avenir des peuples, tient au développement d'un principe de liberté qui doit profiter au genre humain tout entier.

Mais ici rien de semblable, le peuple mais le peuple tout entier sans distinction de race ni de couleur, luttant avec énergie avec persévérance, contre un despote dont la terreur fait toute la force, qui voudrait du tranchant de son sabre faire retrograder les bienfaits d'une civilisation supérieure et les droits surs de la nationalité et qui pour accomplir ses desseins traîne à sa suite un assemblage confus de populations presque étrangères les unes aux autres, de soldats sans lien entre

eux, de chefs sans dignité, d'esclaves misérables, et de citoyens sans indépendance, enervés par l'indolence et la pratique de la servitude.

C'est pas là le peuple armé qui combat pour son indépendance au milieu de privations et de sacrifices de tous genres, qui s'élève par son dévouement à la hauteur du noble but qu'il se propose, qui inspirera un intérêt universel, comme le dernier et principal obstacle aux desseins des oppresseurs qui veulent établir sur les débris de ce peuple, le plus abrutissant esclavage.

Qui c'est un magnifique spectacle, qui pénètre l'âme de tous les amis de la civilisation, qui l'agite d'une satisfaction intime mêlée d'une profonde admiration pour ce peuple héroïque et ses généreux auxiliaires, que de voir les enfants du nouveau monde se presser contre ceux de notre vieux continent, et marcher tous du même pas à la conquête de la liberté contre:

« Un monstre que Mégère en ses flancs a porté!

« Monstre que dans nos bras les enfers ont jeté!

Mais aussi qui refuserait d'admirer la justice de Dieu en voyant ce monstre horrible se courir avec ses masses, et s'arrêter tout court devant la ville où règne la liberté, alors que la défense n'était pas organisée et qu'une poignée d'hommes sans armes veillait à peine à sa sûreté, qui ne reconnaît enfin cette justice inévitable en admirant cette armée libératrice, levée comme par enchantement qui défend aujourd'hui la cité, et menace le tyran jusques dans ses retranchements.

C'est de cette justice éternelle et de l'ac-

## FEUILLETON.

### LA BATAILLE DE NAVARIN.

(Suite.)

Au coup de fusil parti de brûlot, les frégates la *Syrène* et le *Darnmouth* avaient riposté par une vive fusillade. Les canons ne grondaient pas encore. Un homme monté sur la dunette de la *Syrène* hélait au pavillon la frégate égyptienne l'*Emina*, en disant que, si elle ne tirait pas sur la frégate française, la frégate française ne tirerait pas sur elle. Cet homme, c'était l'amiral lui-même. Mais au même instant deux coups de canon tirés d'une autre frégate qui était en poupe de la *Syrène* lui tuent un homme de son équipage. A cette double provocation, l'amiral de Rigny engage le feu. Son exemple est suivi par les amiraux Codrington et Heyden, et le combat devient général. Parmi l'effroyable détonation qui frappe soudainement l'air, la voix mâle du commandant du *Scipion* fait entendre le commandement formidable qui électrise tout l'équipage: *Tribord, feu!*

—Tribord, feu, répètent l'officier et l'élève commandant l'artillerie sur le pont.

—Tribord, feu, répètent les officiers commandant la batterie de trente six et la batterie basse.

Et tout aussitôt une triple volée vomit des torrents de fer aux cris prolongés de vive le roi!

—Bon! bon! murmure maître Léonard, voilà une bordée qui n'a pas trop mal travaillé; il paraît qu'elle leur a un peu chatouillé les côtes: car les tas de lascars! on les entend crier comme des chakal... Mais, Dieu me pardonne, voici le mat d'artimon de cette acéstrate de frégate égyptienne, à babord qui n'a pas l'air d'être trop solide sur ses jambes... comme il tremble... bien...; le voici qui s'affile sur le pont... Tombe donc! hardi gredin! Oh! quel est le chien de pointeur qui a fait ce coup-là? il faut que ce soit tout au moins Rebuffa ou Jérôme Légal...

Maître Léonard fut interrompu dans son admiration par le bruit sec d'un boulet se frayant passage à travers les traillages du vaisseau.

—Dégagez le grand panneau! Prenez-garde! un blessé!... cria-t-on presque aussitôt.

—Ah! ah! il paraît qu'ils ont voulu nous rendre la monnaie de notre pièce.

Et voilà que de toutes parts le feu se multiplie avec une telle rapidité, qu'il chasse au loin la brise, fuyant comme épouvantée de ces foudroyantes détonations.

Quel spectacle rempli d'une horrible majesté offrait la vue de ce combat, pris à vol d'oiseau! Vous figurez-vous plus de cent bâtiments de guerre combattant vogue à vogue dans un étroit bassin dominé par des fortifications? voyez ces nuages de fumée s'échappant de mille points divers en vapeurs épaisses et noires, éclairées par des flammes rapides; voyez-les blanchir en grandissant, et former par leur union dans les airs une vaste voûte à la cime des mâts. Soyez transporté à cette hauteur, et contemplez! A l'extrême droite du croissant, ce sont l'*Abis*, qui foudroie les vaisseaux du Capoudan-bey et celui de, *Morrahm Rey* dont l'équipage a tué son pilote; il attaque ensuite les vaisseaux de deuxième et troisième ligne, dont les toulets lui démontent plusieurs canons, et abat son mât de misaine; l'*Albion* et le *Génes*, dont les feux meurtriers désespèrent un vaisseau et deux frégates; la *Syrène*, enveloppée par le feu d'un vaisseau et de trois

cord parfait qui unit tous nos braves que nous attendons la récompense prochaine de tant et si généreux sacrifices ; le triomphe qui aura pour résultat l'égalité des droits pour tous sans distinction de race ni de nation, égalité possible, équitable, et seul gage de la sécurité de l'avenir.

Ligne de fortifications, 1er décembre 1843.

Par ordre verbal de S. E. le général d'armes, j'ai fait comparaître devant moi Balbina Magariño, qui vient d'arriver du camp ennemi, avec un soldat déserteur du bataillon Maza, qui nous assiège, elle a dit : qu'elle se trouvait au Salton avec Dr Petrona Magariño lorsque l'armée ennemie passa l'Uruguay ; qu'elle était parmi les nombreuses femmes que les soldats amenèrent par force ; que par conséquent c'était contre sa volonté qu'elle vivait avec les ennemis ; qu'il y a trois jours que deux soldats, de la même compagnie que celui qui l'accompagnait, tuèrent un officier de leur bataillon, dont elle ignore le nom, que les deux soldats ont été fusillés hier, au Cerrito, que l'homme venu avec a été détenu parce qu'il s'était trouvé présent au crime on le croyait complice, que cette nuit ayant pu s'évader, les deux se dirigeaient à cheval vers la ville, lorsque un avant-poste ennemi les aperçut, ils furent alors obligés de laisser le cheval et de se cacher dans les herbes jusqu'à ce matin qu'ils ont pu se présenter à nos postes de gauche. Elle déclare que hier on a entendu assez de canons dans la direction de Canelones, qu'il est généralement répandu dans l'armée ennemie que 200 hommes de la division Granada, escortant un convoi de charrettes qui allait avec des vêtements et des familles rejoindre Urquiza, se sont soulevés il y a 12 ou 15 jours et cherchaient à s'incorporer au général Rivera, après avoir pillé les charrettes et les familles, qui sont revenues au Cerrito presque nues. Elle ajoute qu'on assurait que Urquiza battait en retraite pour passer le Rio-Negro, que l'opinion de tous les soldats qui l'accompagnaient était de désertir s'ils venaient à se retirer en deça de cette rivière ; que tous les corps de cavalerie souffrent beaucoup de la désertion, ce qui remplit la campagne de mauvaises gens, que même des corps d'infanterie il déserte beaucoup de soldats qui se dirigent tous à la campagne, craignant le manque de vivres à la place ; enfin qu'il y a cinq jours que les trois

frégates ennemies, soutenant pendant plus d'une heure une lutte glorieuse contre des forces quadruples des siennes ; son feu nourri avec une rapidité subhumaine, porte partout autour d'elle la dévastation et la mort. Une frégate égyptienne saute en l'air, et l'ébranlement de l'explosion brise le grand mat et le mat d'artimon de la frégate française, déjà criblés de boulets à leur base. Son pont se couvre de bébris enflammés, et, pour surcroît de dangers, des brûlots cherchent à se cramponner à ses flancs ; le vaisseau le *Trident*, secondant merveilleusement les efforts héroïques de la *Syrène* ; la frégate la *Darmouth*, qui, tout en se battant contre un vaisseau, surveille les brûlots et, les éloigne lorsque, enflammés, ils vont se précipiter sur la flotte alliée ; le *Scipion*, qui, combattant à la fois deux frégates et les forts détruit les unes et démantèle les autres.

Ce sont aussi les bâtiments les plus légers, le *Masquito*, le *Boss*, le *Phéonole*, l'*Alecyone* et la *Daphné*, s'attaquant plus spécialement aux brûlots. Au centre, c'est une partie de l'escadre russe qui détruit et coule les corvettes ennemies, tandis que l'autre partie, par son feu nourri intrépidement, contraint les forts à se taire. Et puis, à l'extrémité gauche du croissant, ce sont la frégate l'*Armide* et la frégate le *Talbot*, qui combattent seules contre cinq frégates et deux corvettes, dont ils brisent les flancs et abattent la mâture ; le *Cambrion* et le *Glacis*, dont les efforts ne sont pas moins grands ni les succès moins rapides.

C'est enfin le vaisseau le *Brestan*, qui combat tantôt à la voile, tantôt à l'ancre, se portant partout où les secours sont nécessaires, partout où le danger est le plus imminent.

Quel bruit ! quelle confusion sur les navires de l'escadre ennemie ! Entendez ces vociférations effroyables par les-

Nuñez est arrivé avec peu de monde au Cerrito, où l'on disait qu'il avait laissé sa troupe à Urquiza, et que le prétexte qu'on donne pour la retraite de ce dernier, c'est qu'il n'a rien à faire à la campagne qui est tranquille, et qu'il arrivera bien vite au Cerrito.

N'ayant plus rien à ajouter et ne sachant pas signer, elle a fait, en ma présence, un signe de croix.

Ramon Cáceres.

Le même jour j'ai fait comparaître devant moi le soldat Antonio Orellana qui, dit-il, appartenait à la 5<sup>me</sup> compagnie du bataillon Libertad, sous les ordres de Mariano Maza. Il déclare qu'il s'est trouvé présent lorsque deux soldats de sa compagnie tuèrent le lieutenant Correz, dans une taverne, et pour cette raison il a été arrêté, que les deux soldats ont été fusillés hier, qu'il a pu s'échapper et avoir le bonheur de se présenter aujourd'hui à nos tirailleurs.

Il rapporte avoir entendu des coups de canon dans la direction de dehors, il assure le souèvement de la troupe qui escortait le convoi de charrettes pour Urquiza, et l'arrivée de Nuñez au Cerrito avec son escorte seulement ; il dit que l'on n'ignore point la désertion considérable que souffrent les corps de cavalerie en campagne, que beaucoup de soldats de l'infanterie qui nous assiègent désertent, que l'on sait généralement que Urquiza bat en retraite, et enfin que toute l'armée est complètement demoralisée.

N'ayant plus rien à dire, et ne sachant pas signer, il a fait une croix en ma présence.

Ramon Cáceres.

(National.)

Nous nous empressons de soumettre à nos compatriotes la lettre suivante, qui nous a été remise par un de plus recommandables citoyens de cette ville et qui garantit la vérité des faits qu'elle contient. Nous nous abstenons quant à présent de tous commentaires ; mais nos lecteurs n'ont pas oublié sans doute la scène survenue entre le capitaine du *Roger Bontemps*, et le commandant du port de Montevideo, ainsi que la réparation que le gouvernement fut forcé de faire à ce capitaine qui avait tous les torts, en destituant M.

quelques-uns cherchent à animer leur courage. Voyez avec quel acharnement ils dirigent leur artillerie, et combien il y a peu d'ordre et de tactique dans leurs manœuvres. Qu'ils sont horribles ces visages de nègres pululant sur les passereaux presque nus et armés de poignards ! comme leurs traits ont une expression farouche et cruelle ! Quel noble enthousiasme à bord des navires des deux alliés ! entendez la voix calme et forte des officiers qui commandent. Que leur sang-froid est admirable ! Comme l'ordre et la discipline modèrent la noble ardeur des combattants, qui se traitent que par la fumée ! De toutes parts quelles épouvantables détonations ! que à ces coups ! Des milliers de bouches à feu lançant à la fois le fer incandescent retentissent jusque dans les gorges des montagnes qui couronnent la baie. L'explosion des navires étouffe les cris des blessés, le râle des mourants. Quel effroyable incendie sur tous les points ! Des masses de flammes s'échappent des carènes en feu, s'allongent en dévorant les mats et les cordages et surmontent, en s'unissant, de vastes rideaux de feu, qui font poir la lumière du soleil, tandis que des débris enflammés traversent les airs, semblables à d'immenses flèches de feu.

Et sur la mer quel champ horrible de destruction et de mort ! Les eaux, rougies par le sang sont sillonnées par des torrents de projectiles ; de vaisseaux qui sombrent ne laissent plus apparaître que l'extrémité de leurs mats ; des cadavres multipliés surgent parmi des débris encore fumants ; ça et là des trainées de matelots dont les uns sont noyés, dont les autres cherchent leur salut en s'accrochant aux manœuvres pendant le long des bords ennemis, ou s'efforcent de gagner le rivage en poussant des cris affreux de détresse ; partout enfin la destruction, le naufrage, l'incendie et la mort.

Et tandis que cette scène de désastre remplit toute la

Magariños commandant du port. Aussi nous ne doutons pas qu'à défaut de M. de Lurde, M. le consul général de France, n'adresse de justes réclamations à ce sujet au gouvernement de Buenos-Ayres et obtienne une éclatante réparation de cette acte de revoltante brutalité.

Montevideo, 4 décembre 1844.

A Monsieur le Rédacteur du *Patriote*.

Un passager arrivé récemment de Buenos Aires, et digne de foi, à tous égards, nous a raconté le fait suivant, dont il a été témoin oculaire, et que nous nous empressons de vous transmettre tel quel, à fin que nos compatriotes puissent juger comparativement de la position des étrangers à Buenos Aires, et de celle qu'ils occupent en cette ville, ainsi que des exigences souvent puériles, ou injustes de nos agents auprès des magistrats de cette République ; et qu'ils puissent qualifier le nouveau deni de justice éprouvé par notre ministre M. le comte de Lurde, relativement à l'incident qui donne lieu à cette lettre.

Le 20 du mois dernier deux matelots du navire le *Bénarés*, capitaine Faradaire, attendaient dans leur canot à quai, qui devait s'embarquer en destination pour Marseille ; voyant venir leurs camarades dans une charrette, ils s'empressèrent d'aller à leur rencontre, lorsqu'un enfant d'environ 13 ans, conducteur d'une charrette, qui se trouvait à côté de leur embarcation, dans le but de les contraindre, leur barra malicieusement le passage, et les empêcha d'avancer. On échangea quelques paroles, l'enfant, insouciant et audacieux frappa un des matelots à la figure avec son fouet ; un autre matelot en colère sauta soudain à terre, et lui donna un soufflet. Un homme du pays, voyant cet enfant éploré, lança son cheval sur le marin, sans lui dire mot, le renversa et lui passa sur le corps à plusieurs reprises, sans que sa victime puisse s'élever, lui donna quelques coups de fouet, et disparut. Cet homme appartenait au port, il eut été facile de le connaître à la commandance, si on l'eût exigé.

Il eût été supposé qu'une fois les matelots arrivés à leur embarcation, tout étant terminé, lorsqu'on vit arriver l'adjoint du port, Léal, avec deux vigiliants et assailli à coups de bâton ces deux malheureux matelots, dont le crime eût dû avoir été châtié légèrement un enfant méchant et gouailler.

Le *Scipion*, le vaisseau le *Scipion* est lui-même exposé aux plus grands dangers. Obligé de lutter à la fois contre les vaisseaux de la ligne ennemie et contre la citadelle, il fait constamment les deux bords ; aussi une grande partie de sa mâture est brisée et ses voilures brisées à plusieurs endroits attestent les ravages du feu des ennemis.

Cependant, son feu terrible coule bas une des frégates turques ; déjà il n'apparaît plus à la surface de l'eau que son avant et les extrémités de ses bastingages. A cette vue, officiers et matelots ont fait entendre des cris d'une voix frémissante ; mais tout aussitôt ces mots effrayants se font entendre de l'avant, tout à coup : horriblement toutes les bouches entr'ouvertes par l'ivresse de la victoire. Un feu et qui venait d'être lancé sur le vaisseau, et il s'était couché contre à joue du balord.

Mais ce moment de stupeur passa rapidement comme un éclair. La voix saine et distincte du capitaine domine que quelques instants les mugissements effroyables des canons.

— Canons, continuez à faire feu de tribord à bord. — Faites porter tout le monde de la manœuvre sur l'avant pour recevoir le brûlot au large... Monsieur le capitaine de frégate, surveillez les pompes à incendie.

Le bruit d'une volée couvrit ces dernières paroles du commandant, et chaque homme accourut au port ou le danger réclamait ses secours.

Mais le brûlot s'est insensiblement glissé sous le beaupré, entre la civadière et le bastingage de tribord ; les forçats et les canonniers sont en feu ; et déjà les flammes poussées par une faible brise qui venait de s'élever du sud, courent rapidement sur les mats de l'avant, en dévorant les cordages résineux, qui contribuent encore à les alimenter.

(La suite au prochain numéro.)

Pendant cette scène affligeante un monsieur, qui paraît être le consignataire du navire, et qui accompagnait le capitaine, monta une charrette et se dirigea vers le canon. Dès qu'il y fut arrivé il fit de justes observations à l'adjudant précité, qui ni eut aucun égard, et qui continua à frapper avec le même acharnement.

Peur éviter de plus graves accidents, le consignataire ordonna aux marins de monter sur la charrette, et de venir à terre, ce qu'ils effectuèrent immédiatement.

Aussitôt débarqué il porta sa plainte au capitaine du port qui se montra embarrassé, désapprouva la conduite de son adjudant, et renvoya les matelots à leur embarcation. Le sieur Leal, pour justifier sa lâche brutalité, alléguait un infâme mensonge: il prétendit que les deux marins étaient ivres et l'avaient insulté.

Ces faits se sont passés à la vue d'une soixantaine de personnes, entre elles M. Modet, élève de la Tactique, qui ne put contenir son indignation, et la manifesta de la manière la plus énergique.

Ceux qui connaissent l'adjudant Leal, et la haine qu'il professe aux étrangers, sont convaincus qu'il a voulu satisfaire une lâche vengeance.

Nous nous en rapportons à votre patriotisme pour faire au sujet de l'exposition qui précède les observations auxquelles elle donne lieu; et vous saluons bien sincèrement.

DEUX FRANÇAIS.

## NOUVELLES DU SOIR.

Un passe de l'ennemi est venu confirmer ce que nous savions déjà, que Nuñez est arrivé au Cerrito avec 25 hommes restes de sa troupe qui a été complètement déroute. Ce passe raconte que les chefs de l'armée d'Orlbe ne négligent aucun moyen de faire croire à leurs troupes que Montevideo souffre de la famine, et qu'il reste à peine 1500 hommes pour défendre la place, mais personne n'y croit et la preuve n'est que tous les jours il y a des tentatives de desertion.

On lit dans une lettre de Buenos Ayres datée du 1er décembre.

« Les hasques qui ont quitté dernièrement Montevideo, sont arrivés mais leur désappointement a été grand, car au lieu de l'abondance et du travail qui leur étaient promis ils n'ont trouvé que l'inaction et la misère.

Ce qui rejouit beaucoup le dictateur qui espère tirer bon parti de leur situation désespérée.

On assure d'une manière positive que le général Rivera a passé le Rio Negro du 18 au 20 novembre avec une forte armée.

(Constitucional.)

## FRANCE.

PARIS, 14 août.

### DES PUBLICATIONS POPULAIRES.

LETTERE A M. CHAPTIS-MONTLAVILLE.

(Suite et fin.)

Eh bien! j'avais pensé à combler cette immense lacune dans la vie morale et intellectuelle des masses, non pas seulement par des livres qu'on prend, qu'on lit une fois, et qu'on ne voit plus; mais par le seul livre qui ne finit jamais, qui recommence tous les jours, qu'on lit malgré soi, pour ainsi dire, et par cet instinct insatiable de curiosité et de nouveauté qui est un des appétits naturels de l'homme, c'est à dire par le livre quotidien, par le journalisme populaire: car le journalisme, ce n'est pas un caprice, c'est la succession même du temps marqué heure par heure sur le cadran de l'esprit humain.

Créer un journal des masses quotidien, à grand format, à un prix d'abonnement qui ne dépasse pas cinq journées de travail, attacher à la rédaction de cette œuvre, sans exception d'opinion ou de parti, par le sentiment même du bien à faire et par de hautes et honorables rétributions de leur travail, tous les hommes qui, en France et en Europe, marchent à la tête de la pensée, de la philosophie, de la science; de la littérature, des arts et même des métiers; demander à chacun d'eux un certain nombre d'articles sur chacune des hautes spécialités où ils régneront: à celui-ci la philosophie morale, à celui-là l'histoire; à l'un la science, à l'autre la poésie, à un autre la politique, mais la politique générale seulement dans ses principes les plus unanimes, sans aucune polémique vive et actuelle contre les hommes et contre les gouvernements; les engager à faire descendre toutes ces hautes pensées de l'intelligence jusqu'à la portée des esprits les moins abstraits, en termes clairs, précis, substantiels; à se traduire, à se montrer pour ainsi dire eux-mêmes de la langue savante dans la langue vulgaire; associer à cet enseignement élémentaire, successif et varié, le récit des principaux faits nationaux ou européens, le procès-verbal de la journée dans l'univers entier; faire pénétrer ainsi la clarté générale par toutes les portes, par toutes les fenêtres; par toutes les fissures de tous les peuples, et faire participer ces masses d'hommes, dans leur proportion et sans frais, à l'activité de la vie religieuse, philosophique, scientifique, littéraire et politique, comme ils participent à la vie physique par des aliments moins chers, mais aussi nutritifs: voilà cette pensée! Je n'ai pas le temps de vous la développer ici; mais qu'il vous suffise de savoir que, pour la réaliser, il ne faudrait qu'un million par an.

Où, il suffirait qu'un million de citoyens bien intentionnés souscrivissent à ce subside des masses pour un franc par an seulement, pour une de ces petites pièces de monnaie qui glissent entre les doigts sans qu'on les retienne, ou que la distraction jette mille fois par an à la moindre fantaisie du jour; et cette pensée se réaliserait, et la civilisation descendrait comme le ruissellement sur les lieux inférieurs pour verser partout sa pluie et sa rosée. Quelle révolution morale n'opérerait pas en dix ans, sur l'intelligence, sur les idées, sur les moeurs, sur le bien-être des masses cette infiltration quotidienne et universelle de la lumière dans leurs ténèbres, de la pensée dans leur assoupissement!

Elles sont à l'ombre, et vous les mettriez au soleil; tout fermenterait, tout germerait, tout fructifierait. Je ne crains pas d'affirmer qu'en peu d'années votre peuple politique serait changé. Mais, me direz-vous, pourquoi ne l'exécutez vous pas? Parce que je n'ai pas le million à moi tout seul, parce qu'il n'y a pas en France une idée qui jèse contre un écu. Que les bons citoyens trouvent le million, moi je me charge de trouver les hommes.

Ces hommes seraient au fond le véritable pouvoir moral de la nation, les administrateurs de la pensée publique, le concile permanent de la civilisation moderne; n'y a-t-il pas là de quoi tenter de nobles et ambitieux dévouements? Oui, il y a aujourd'hui partout deux espèces de gouvernements; celui qui administre et celui qui régit. Celui qui régit, c'est celui qui pense. Il est au-dessus du premier; mais ce gouvernement de la pensée publique a besoin comme l'autre d'unité d'action et d'organes. Le journal populaire ainsi conçu serait le code de ce gouvernement par la pensée; l'association en serait le budget et l'armée, les premiers écrivains du siècle en seraient les ministres. Réfléchissez-y; il y a en ce temps-ci quelque chose de plus heu que d'être ministre de la chambre ou de la couronne, c'est d'être ministre de l'opinion!

Adieu, mon cher collègue, je jette à vous et à votre œuvre tout ce que j'ai: un cœur, une foi, et une voix.

AL DE LAMARTINE.

Saint-Point, 6 juillet 1843.

(Commerce.)

### MOVIMIENTO DE LA POBLACION.

Individuos que solicitan pasaporte.

1.ª Publicacion.

Dia 2.

D. José Martinez,

Rio Janeiro.

Domingo Greo Recart, su esposa y Hedro Goyeneteche, gratir por orden superior, Rio Grande.  
 Juan Lartigue, id. Ba. Ayres.  
 Nicolas Iuss, id. id.  
 Saturnino Rebuta y familia, id. S. Catalina.  
 Gaspar Parma, id. Ba. Ayres.  
 Felipe Simoodini, Juan Bautista Tirpo y Lazaro Baliarino, id. id.  
 Sebastian Ayeyardy, id. id.  
 Francisco Battiglogio Edmanuel Oliva y Juan Bautista Canepa, id. id.  
 Juan Tomas Nuñez, id. Conchillos.  
 Maria Kirschbarem, Ba. Ayres.  
 Felix Stanech, José Delfino, Juan Sordo, Agustín Blaggetti, Francisco Giroquino y Andres Vizco, gratis por orden sup. Rio Grande.  
 Juan Bautista Rivara, Juan Bautista Tiscornis, Marcos Tiscornis, Juan Bautista Badaño y su esposa, Marcos Yanardi, Santiago Brisca, Estevan Dipen con familia, Domingo Martino, Pedro Cola, Angel Sapino, Agustin Josundó, Juan Demacitris, José Genta y Vicenta Vescio, gratis por orden superior, Rio Grande.  
 Antonio Caferie, id. Ba. Ayres.  
 Francisco Demozz, y José Valegrino, id. id.  
 Angel Cunonso, José Cavara, Juan Bautista Vadone, Sebastian Vadone, José Tiscornia y Juan Bautista Dentone, id. id.  
 Bartolo Ottanneli, Luis Zunino y Francisco Buschiassa, id. id.  
 Juan Bautista Carboné, id. id.  
 Domingo Questa, id. id.  
 Antonio Gomez y familia, id. id.  
 Bartola Gil, id. id.

3.ª publicacion.

Dia 30.

D. Estevan Ausengo gratis por orden superior. Buenos Ayres.  
 Estevan Basso id. id.  
 José Dapey y Juan Bautista Arrata id. id.  
 Nicolas Bianchi id. id.  
 Felipe Rossi id. id.  
 José Gavareta id. id.  
 Juan Bautista Casella id. id.  
 Vicenta Rodriguez de Wellus, con dos hijos tres niñas y una servienta. id.  
 Pablo Costa, gratis por orden superior. id.  
 Juan Vertino, id. id.  
 Domingo Martino y Lorenzo Acanu id. id.  
 Juan Zonino, José Ferando y Antonio Pannizza gratis per orden superior. id.  
 Agustin Cugnolo id. id.  
 Angel Etirza, José Caicia, Geronimo Taverfaguc, con un hijo y Santiago Cirterfaronc id. Rio Grande.  
 Pedro Grilo, Marcos Perote, Luis Cortino Francisco Dralio, Nicolas Tameli y Juan Perrone id. id.  
 Agustin Veuli, Domingo Poriana, Pedro Garbano, Basina, Antonio Trancone y Tomas Tassano id. id.  
 Luis Verón id. id.  
 Juan Etcheberry id. id.  
 Roberto Atacintoch id. Buenos Ayres.  
 Juan Dominique Coste id. id.  
 Isidoro Mahistre id. id.  
 Santiago Mazzina id. id.  
 Juan Bidart, R. Janeiro.  
 Presentados.  
 Miguel plane Buenos Ayres.  
 Francisco Mañan id.

### RRMATE.

POR P. VAZQUEZ.

De efectos de tienda sanos y averiados.

En su casa calle de Misiones numero 117 el martes 5 del presente, por conclusion de cuentas, se han de vender precisamente a la oferta mas alta, porcion de efectos de tienda propios de la estacion, cuyo portecor se dará por los carteles de costumbre.

AVIS  
POUR BORDEAUX.

Partira pour la dite destination à la fin de ce mois, le trois mats barque française Creiss-Kear, cap. Auguste Graveron. Ce navire est neuf et d'une excellente marche il offre dans une dunette spacieuse toutes les commodités désirables pour les passagers.

Les personnes qui désireront prendre charge ou passage à bord, sont priées de s'adresser aux consignataires le M. Hir frères, rue de Solis numero 26 ou au cap. à bord.

## AVIS DIVERS

## Avis au Commerce.

A louer dans le centro de la ville une chambre et un beau magasin. S'adresser pour plus amples renseignements au bureau du Patriote.

## AVIS.

Des dames françaises, habitant une fort jolie maison, desireront louer, à un français, une ou deux pièces en vide ou garnies. S'adresser au bureau du journal.

## AVIS.

## NOUVEAUTES.

MM. les Marchands tailleurs et confectionneurs trouveront au nouveau magasin rue des Trente-Trois numero 126, presqu'en face du café du Commerce, un magnifique assortiment d'étoffes pour gilets et pantalons, tels que piqués, coutils, cachemires, satins façonnés, satins noirs unis, gros-grain, metelassés, velours unis et brochés, cravattes, serges, gances, doublures, boutons, et un choix de tout ce qui concerne leur état.

Les dames du magasin ne négligeront rien pour obtenir, par la modicité de leurs prix, la confiance des acheteurs.

## ALMANACH

De la République Orientale de l'Uruguay.

Qui se publie depuis vingt ans à l'imprimerie de la Charité, vient de paraître à la même imprimerie pour l'année

1844.

Contenant les jours de la lune, le lever et le coucher du soleil; une infinité d'époques mémorables tant générales que particulières de l'Etat; la liste nominative des personnes qui forment le pouvoir, législatif, exécutif et judiciaire et autres choses et employés du corps diplomatique et des agents étrangers près la République; une nomenclature de l'age des monarques et des fêtes nationales des puissances qui ont des relations avec la République; la nouvelle nomenclature des rues par ordre alphabétique, et toutes les autres matières de coutume.

Se trouve en vente à l'imprimerie de la Charité et à la librairie de D. Pablo Domenech.

## EL ALMANAQUE

de la

## REPUBLICA ORIENTAL DEL URUGUAY.

Que hace veinte años se publica por la imprenta de la Caridad, acaba de darse a luz por la misma imprenta para el proximo

Año de 1844.

Contiene el diario de nartas de luna y la salida y acaso del sol; infinitas épocas memorables, así generales como particulares del Estado; la relacion nominal de las personas que integran los poderes Legislativo, Ejecutivo y Judicial, de los demás gefes de oficinas, del cuerpo Diplomático y de los agentes extranjeros en la república. Una lista de los días y años de los Monarcas y festividades nacionales de las potencias con quienes hemos celebrado savales en nuestra república. La nueva nomenclatura

de las calles por orden alfabetico y todas las demas materias acostumbradas.

Se halla de venta en la Imprenta de la Caridad y en la Libreria de D. Pablo Domenech.

## AU PAVILLON FRANCAIS.

Rue de Serandi (autrefois St Charles), n. 300 et 311, vis à vis l'Etat-Major de de la Légion, on trouvera vins rouges de Bordeaux très bons à 4 vingtaines, idem blanc à real, vieux rhum à real la quart. Les vins en caises et en bouteille et les liqueurs de toute classe, sont au prix le plus modéré, ainsi que toute espèce de comestibles.

Le café moulu est à 3 reaux la livre, et le cru à real et demi, le sel à 30 reaux la livre.

On vient de recevoir de Franco et du Brésil, une forte partie de tabac à priser de première qualité, on le vend en gros et en détail ainsi que cigares Havane et autres et un bel assortiment de pipes de meilleur goût.

On y trouve aussi des ouvrages français choisis, tels que grammaire Chapsal, fables de La Fontaine, idem de Florian, géographie de Lohmann, Bossy et Anart et une collection de cartes géographiques; dictionnaires français espagnol et espagnol français.

## AVIS.

On demande un sous-maitre dans l'Institution de M. L'abbé Paul, rue du 25 Mai n. 342.

## AVIS.

Messieurs les créanciers de Mme Grosin Dubois, rue du 25 mai, n. 174 et 176, sont invités à remettre leurs comptes audit domicile dans le plus bref délai possible.

## AVIS.

## CONSERVES ALIMENTAIRES.

On trouvera chez MM. Portal Freres, rue Ituzingo, autrefois rue S. Jean, num. 32, un grand assortiment de conserves alimentaires de J. Colin de Nante, à des prix très modérés.

## AVIS.

## A VENDRE.

Un magasin de tailleur situé rue del Rincon maison de Larraud.

Ce magasin très bien placé contient tout ce qui est nécessaire pour bien exercer cet état avec un armozon et environ 1500 piastres de marchandises. Ceux qui désireraient en faire l'acquisition et en prendre connaissance se rendront chez M. Capmas qui occupe cet établissement dans ce moment.

Les créanciers de la maison Ruffet qui ont été reconnus par la société sont prevenus qu'ils aient à se rendre jeudi 16 courant dans cet établissement pour procéder à la vente du dit magasin.

Les dit créanciers qui ne s'y rendraient pas perdraient leurs recours.

## AVIS.

On désire trouver à louer une grande maison soit à un rez de chaussée, soit à étage, offrant pour le paiement toutes les garanties possibles. des personnes qui en auraient, sont priées de s'adresser au collège français de Mmes Guyot, rue Washington n. 82, ancienne rue San-Diego.

## AVIS.

Des renseignements sont demandés par leur familles, sur le sort des nommés François Souhavi, marin, natif de Marseille, qui se trouvait en 1819, 20 et 21 chez Jean Marie sur le môle.

Et Etienne Borghetta, natif de Marseille âgé de 23 à 24 ans.

Les personnes qui pourraient en fournir sont priées de passer au bureau du "Patriote" où des communications importantes sont déposées pour les intéressés.

## AVIS.

## AVIS IMPORTANT.

Livres à vendre récemment reçus de Paris et qui se trouvent dorénavant dans l'institution de M. l'abbé Paul, rue de 25 mai n. 342. Télémaque français espagnol, et espagnol français reliure très riche; id. tout en français. Dictionnaire français espagnol et espagnol français par Taboada. Histoire de Napoleon avec portraits, plans de bataille etc par Norvins. Physique avec planches par Biot. Géodesie ou traité de la figure de la Terre, comprenant la Topographie, l'arpentage, le nivellement, la Géométrie terrestre et astronomique, la construction des cartes etc par Francoeur professeur de la faculté des sciences de Paris.

Ouvrages complètes de Mirabeau. Histoire de la révolution française par Thiers. Cartes géographiques séparées. Mécaniques. Grammaire de Chantreau.

## AVIS.

## POUR MARSEILLE

Le brick français Baptiste son capitaine Gimo, partira n'importe comment sera son chargement du 10 au 15 décembre. Les personnes qui ont des marchandises à embarquer, peuvent pour mieux compter sur cette prochaine date, recevoir par écrit, l'engagement du Capitaine. Pour d'autres renseignements s'adresser à monsieur R. de Langa, rue de las Piedras n. 96.

## AVIS.

Le magasin de modes, si néerlandais, de Mme Grosin Dubois, rue du 25 Mai, n. 174 et 176, étant à vendre les personnes à qui il pourrait convenir d'en faire l'acquisition, sont invitées à adresser leurs propositions à M. Michoud l'un des commis-ajés provisoires, rue de Zavala, n. 65, avant lundi prochain 13 du courant.

## AVIS.

Les passagers arrivés en janvier 1841 pour compte de Juan Pierre Jaureguiberry dit Joujou à bord du navire ALFARO capitaine Duberland et qui ont des cautions en France sont invités à passer à la maison Garat dit Etochehoury rue de la Convention pour payer le montant de leur passage, dans le délai de 10 jours, à défaut de comparution, ils sont prevenus que les titres vont être renvoyés en France pour poursuivre les cautions.

Juan Pierre Biscoy.

Mandataire général dudit J. P. Jaureguiberry.

## AVIS AU COMMERCE.

Par suite du départ pour la France de M. H. Escher, la liquidation de la maison Aymes frères, arrivée au terme de sa société, sera faite par M. Arsene Isabella ex-chancelier du consulat général de France, qui a été muni de tous pouvoirs à cet effet.

Le Grant, Jh. REYNAUD.

Imprimerie Constitutionnel, Rue de las Cámaras No 34.